

Vous propose le
jeudi 4 février
18h30
au Cinémarivaux



Film hongrois

Le Fils de Saul (Saul Fia)

De László Nemes – VOST - 1h47 – 4 novembre 2015
Avec Géza Röhrig, Levente Molnár, Urs Rechn

Semaine de Cinéma
européen

4, 7, 8 et 9 février 2016



Né en Hongrie en 1977, László Nemes a passé adolescence et jeunesse à Paris, suivant une mère qui, en 1989, refait sa vie dans la capitale française. Ses parents étaient metteur en scène et professeur, opposants au régime communiste. László Nemes a grandi entre deux pays et deux cultures, choisissant d'abord la France pour ses études (Sciences Po, puis cinéma à Paris III), avant de repartir à Budapest à 26 ans, en 2003, pour s'initier au métier de cinéaste.

Il est alors l'assistant de Béla Tarr sur *PROLOGUE* et *L'HOMME DE LONDRES*, puis réalise trois courts métrages, notamment *WITH A LITTLE PATIENCE*, sélectionné à la Mostra de Venise en 2007. Avec Béla Tarr, il apprend à travailler : « Se concentrer sur les détails, comprendre l'importance de la scène, que tout est un processus cohérent et rigoureux, depuis le choix des gens jusqu'au tournage. »

Entouré d'une petite équipe de collaborateurs proches et fidèles, il porte le projet du *FILS DE SAUL* depuis cinq ans. László Nemes a développé ce projet à la Résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes en 2011.

Pour Claude Lanzmann, *Le Fils de Saul* est l'anti-*'Liste de Schindler'*

Une légende cannoise prétend même que le père de *Shoah* — venu sur la Croisette pour voir *Le Fils de Saul*, exclusivement — aurait murmuré à l'oreille de László Nemes, 38 ans : « *Vous êtes mon fils* ».

Extrait de l'entretien réalisé par Mathilde Blottière, pour Télérama pendant Festival de Cannes 2015

Pourquoi avoir voulu voir *Le Fils de Saul*, vous qui avez écrit que toute représentation de l'holocauste est impossible ?

Votre question est très étrange. Je ne suis pas un excommunicateur, ni un type qui condamne d'avance. On propose au festival de Cannes un film hongrois sur les commandos spéciaux d'Auschwitz, je n'ai aucune raison de ne pas le voir. Je n'ai jamais dit qu'il fallait refuser tous les films qui tentaient d'aborder ce sujet. *Le Fils de Saul* m'intéresse d'abord parce qu'il s'agit d'un film hongrois. L'holocauste pour les Hongrois a été quelque chose de très particulier. Cela a commencé tard, au printemps 1944, et les nazis ont liquidé 400 000 personnes en quelques mois. Dans *Shoah*, j'avais consacré de nombreuses scènes à la déportation des Juifs hongrois, notamment à travers les témoignages des évadés d'Auschwitz, Rudolf Vrba et Alfred Wetzler. Par ailleurs, un ou deux amis qui avaient pu voir *Le Fils de Saul* avant sa projection à Cannes m'avaient encouragé à le voir.

Vous avez écrit qu'il y a deux façons d'aborder l'holocauste : la reconstitution ou l'invention d'une forme nouvelle. Pensez-vous que *Le Fils de Saul* propose « une forme nouvelle » ?

“Ce que j'ai toujours voulu dire quand j'ai dit qu'il n'y avait pas de représentation possible de la Shoah, c'est qu'il n'est pas concevable de représenter la mort dans les chambres à gaz”

László Nemes a inventé quelque chose. Et a été assez habile pour ne pas essayer de représenter l'holocauste. Il savait qu'il ne le pouvait ni ne le devait. Ce n'est pas un film sur l'holocauste mais sur ce qu'était la vie dans les Sonderkommandos. Une vie relativement très courte. Il s'agit de Sonderkommandos hongrois, arrivant avec les convois de juifs hongrois. Ils vivaient des expériences épouvantables. Tous étaient condamnés à terme, les nazis les liquidaient régulièrement, et les membres du Sonderkommando le savaient parfaitement. Ce que j'ai toujours voulu dire quand j'ai dit qu'il n'y avait pas de représentation possible de la Shoah, c'est qu'il n'est pas concevable de représenter la mort dans les chambres à gaz. Ici, ce n'est pas le cas. Le réalisateur s'intéresse à ces commandos spéciaux chargés de la tâche atroce de forcer d'autres Juifs à se dévêtir, à laisser leurs vêtements puis à entrer dans les chambres à gaz. A Auschwitz, dans les chambres à gaz des crématoires 2 et 3, on faisait rentrer plus de 3 000 personnes à la fois, hommes, femmes, enfants. On les comprimait à coup de matraques jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un mètre de libre entre eux. On fermait les portes avant de jeter par les ouvertures des cristaux de Zyklon B. Soudain, tous commençaient à étouffer. Le gaz montait de bas en haut. Plus il était au ras du sol, plus il était efficace. C'est pourquoi, cherchant à échapper à cette horreur, les déportés se montaient les uns sur les autres pour essayer de respirer. Vous comprenez ? Les pères écrasaient leurs enfants sans même savoir qu'ils leur marchaient dessus. Tout cela est parfaitement décrit dans *Shoah* par Filip Müller, l'un des membres du Sonderkommando d'Auschwitz. Les gens étaient nus. Mouraient dans le noir, sans avoir la connaissance de leur propre mort. Ils ignoraient même où ils étaient parce qu'on les tuait deux heures après leur arrivée. Auschwitz, ils n'en avaient jamais entendus parler. Tel était le véritable enfer des chambres à gaz. Comment pourrait-il être reconstitué ?

Le Fils de Saul peut-il contribuer à transmettre la mémoire de l'holocauste ?

Oui bien sûr, à sa façon. J'ai rencontré László Nemes une demi-heure à Cannes. Il est jeune, intelligent, beau et il a fait un film dont je ne dirai jamais aucun mal. Ce *Fils de Saul* mérite une place au palmarès.

Le Fils de Saul, morale et abomination

Le jeune cinéaste Laszlo Nemes affronte la question ultime du 7^e art – peut-on filmer « l'inmontrable » ? – et formule une réponse d'une grande exigence.

Ce fut le grand choc du dernier Festival de Cannes. L'une de ces projections où l'on sent, au-delà du profond remuement suscité par le film lui-même, qu'une vraie pierre a été ajoutée à l'édifice du 7^e art.

Et pas n'importe quelle pierre : si la Shoah suscite depuis sept décennies d'insondables questions sur la nature humaine, au point d'avoir mis la raison en échec et, pour certains, nié l'existence de Dieu, elle en pose d'autres au cinéma : comment rendre compte sans trahir ? Que peut-on filmer ? À quel point faut-il « s'approcher » de l'abomination ? Est-il possible de montrer « l'inmontrable » ? Dans quel dessein ?

Ces interrogations ne sont pas seulement celles des artistes. Elles s'adressent à tous à l'heure où se prépare une transmission capitale entre générations. Les derniers survivants, victimes et témoins directs du pire mal que l'homme ait fait à l'homme au XX^e siècle, inéluctablement vont s'éteindre.

AU FILM BÂTI AUTOUR DES FAITS ET GESTES D'UN SEUL HOMME

Il appartiendra bientôt à d'autres de porter la mémoire de ce qui fut, avec leurs mots, leurs images, leurs audaces et leur morale. Sans réappropriation, la mémoire se fige et meurt. On ne peut, pour autant, faire n'importe quoi n'importe comment. C'est exactement à cet « endroit » que se situe l'enjeu du film de Laszlo Nemes qui, à sa manière, pose des jalons pour l'avenir.

Un projet « trop » risqué aux yeux de bien des producteurs, notamment français, qui n'ont pas souhaité s'engager. Un projet « très » risqué, écrit-on aujourd'hui, en mesurant l'étroitesse du chemin de crête sur lequel il a progressé. Ce dont l'auteur a bien conscience. Ce qu'il revendique, même.

Il est vrai qu'il fallait oser bâtir un film de fiction sur les faits et gestes d'un seul homme, juif déporté, membre d'un Sonderkommando, un de ces groupes de condamnés qui, en échange de quelques mois de survie, assistaient les nazis et assuraient, dans les camps de concentration, le fonctionnement à rythme insoutenable de leur monstrueuse machine d'élimination.

L'HORREUR HORS-CHAMP

La caméra, portée à l'épaule, s'attache à lui et ne le quitte plus, en une heure trois quarts qui fait une journée et demie dans le temps du film. Sa nuque, son dos orné d'une grande croix rouge peinte sur la veste, ou son visage impassible aux yeux éteints, occupent constamment la majeure partie de l'image, au format étroit, à la profondeur de champ limitée.

De longs plans-séquences suivent ses déplacements à travers le camp, en cette toute fin de guerre où la solution finale s'accélère. Saul escorte les déportés à leur descente de train, les mène au vestiaire, veille à ce qu'ils se dévêtissent et entrent, sur un mensonge, dans les chambres à gaz. Une fois les portes rouvertes, avec d'autres, il sort les corps qui vont être brûlés, nettoie, rassemble les vêtements, trie papiers, argent, bijoux et objets divers. Tout cela avant le convoi suivant.

Il semble ne rien voir de l'horreur qui l'entourne, le spectateur la perçoit, tenue à distance par le « hors-champ », les sons omniprésents, le flou des arrière-plans...

Ne rien laisser paraître, toujours être en mouvement : l'instinct de survie prime. Jusqu'à ce que Saul découvre le corps d'un adolescent que le Zyklon B n'a pas tué. Un officier s'en charge, mais cet homme absent à lui-même retrouve tout à coup le chemin d'une humanité première : il se met en tête que cet enfant est son fils, veut l'enterrer et, jusqu'à l'obsession, se met en quête d'un rabbin qui dira le kaddish, la prière funéraire.

UNE FICTION DOCUMENTÉE

Inspiré de témoignages de Sonderkommandos d'Auschwitz (*Des voix sous la cendre*, publié par le Mémorial de la Shoah), Laszlo Nemes introduit la fiction – certes très documentée – au cœur de l'abîme.

On pourrait, par principe, être tenté de lui en faire reproche. Ce serait mal comprendre le sens de son travail, guidé au contraire par une grande exigence morale qui s'exprime dans un point de vue clair (à l'échelle de l'individu) et par une forme remarquable, modèle de maîtrise et de cohérence, qui se garde avec une égale intransigeance des pièges du spectaculaire ou de l'esthétisme.

Son acteur principal, non professionnel, le poète hongrois Géza Röhrig, participe du sentiment de grande justesse qui se dégage de ce film dont Claude Lanzmann, l'auteur de *Shoah*, affirme qu'il ne dira « jamais aucun mal »

Un réel adoubement pour Laszlo Nemes qui, après le temps du silence face à l'indicible, ceux du témoignage et de la réflexion sur la Shoah, ouvre une autre voie, plus intuitive et sensorielle mais extrêmement balisée.

Arnaud Schwartz, pour La_Croix le 03/11/2015

PROCHAINE SÉANCE :

Jeudi 4 février – 21h *AFERIM !*

Dimanche 7 février – 11h

Le rêve dans la hutte bergère



119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
contact@embobine.fr

www.embobine.fr